

INTRODUCTION

ÉMILIE D'ORGEIX ET NICOLAS MEYNEN

DANS le cadre du programme de recherche consacré au patrimoine militaire (XVI^e-XXI^e siècles), institué en 2012 entre les universités Bordeaux-Montaigne et Toulouse - Jean Jaurès, la fortification maritime a fait l'objet en 2014 du premier volume de la collection *Patrimoine militaire* aux Presses universitaires du Midi. *Fortifier la montagne. Histoire, reconversion et perspectives de mise en valeur du patrimoine militaire en montagne* succède ainsi à *Battre le littoral. Histoire, reconversion et nouvelles perspectives de mise en valeur du petit patrimoine militaire maritime*. Ce deuxième ouvrage consacré à l'architecture militaire en montagne aborde, comme le premier, la question de l'architecture militaire selon un triple point de vue alliant histoire, reconversion et mise en valeur. Cette approche permet de mener des enquêtes étendues sur des typologies architecturales encore aujourd'hui peu étudiées et qui présentent de nombreuses zones d'ombre entre leur création et leur éventuelle patrimonialisation, voire leur abandon ou leur destruction.

Ce parti pris qui parcourt de manière large l'histoire du projet architectural – depuis sa conception jusqu'à sa mise en valeur – répond ici à une volonté forte tant de rendre compte de la diversité de processus de patrimonialisation encore peu formalisés que d'inclure dans les débats l'ensemble des acteurs qui participent à leur mise en place (historiens, architectes, associations de sauvegarde, municipalités, partenaires institutionnels...). Prendre le patrimoine militaire comme laboratoire implique en effet de s'engager dans une démarche collaborative et ouverte. Depuis la mise en œuvre par le ministère de la Défense d'une politique de cession du patrimoine militaire national à la

fin des années 1980¹, ce sont bien souvent des collectivités locales et des structures associatives qui s'investissent dans des actions de sauvegarde et de valorisation. Or, si certaines problématiques de patrimonialisation peuvent se nourrir d'expériences menées sur d'autres typologies patrimoniales tels les ensembles industriels, certaines sont, en revanche, précisément spécifiques à l'architecture militaire. Ainsi, au-delà des questions communément partagées d'échelle de sites, de dépollution, de données techniques et architecturales, du maintien des équipements tout autant que de mémoire des gestes et des techniques, le patrimoine militaire, particulièrement en montagne en raison des contraintes du terrain, se démarque-t-il par un ensemble de caractéristiques qui lui sont propres. Celles-ci engagent notamment la gestion de sites conçus en réseau, à l'échelle nationale et parfois même transfrontalière, la prise en compte de la sérialité dans le cas d'ouvrages répliqués en grand nombre, tout autant que la mémoire de guerre, qu'elle soit partagée ou non. Toutes ces caractéristiques, rebattant les cartes des processus traditionnels de patrimonialisation, imposent de fédérer un discours large ralliant l'ensemble des forces vives en jeu conscientes de la nécessité de contrebalancer la connotation négative attachée à un patrimoine entaché de faits de guerre encore souvent présents dans la mémoire collective.

Le choix de la fortification de montagne découle essentiellement de ce constat : sans développer les mêmes problématiques que le patrimoine maritime, elle permet d'approfondir certaines des pistes déjà engagées tout en élargissant notre communauté d'interlocuteurs, préalable nécessaire à toute entreprise collaborative. De surcroît, si les questions de sérialité ou d'accessibilité aux sites avaient déjà été évoquées, le patrimoine de montagne, si fortement marqué par des paradigmes de *terrain* et de *formes*, permet d'élargir le panel des questionnements.

Les 13 et 14 novembre 2014, deux journées de rencontres scientifiques internationales à l'université Toulouse Jean-Jaurès ont été consacrées à ces questions. Le présent ouvrage fait état de ces riches travaux du double point de vue de « l'histoire et de la documentation » et de « la restauration et la mise en valeur » en passant par la reconversion. Cet angle d'attaque qui caractérise les articles présentés n'est pas fortuit. Il permet d'étudier en finesse, dans un premier volet, la constitution de « territoires de guerre en altitude » introduisant les thèmes fondamentaux, d'une part de la topographie et du relevé en montagne et, d'autre part, de la typologie architecturale, tout en se concentrant dans le volet suivant sur des exemples concrets d'inventaire, de conservation et d'actions de valorisation.

1. À cet effet, la Mission pour la réalisation des actifs immobiliers (MRAI) a été créée en 1986.

I. Aborder la fortification de montagne nécessite d'interroger des logiques de figuration, de positionnement aux frontières, de mise en réseau et de stratégies défensives qui s'expriment à travers des constitutions historiques et géographiques fortes et sédimentées. Ce sont, en effet, les mêmes voies de communication, axes de manœuvre, couloirs de circulation et passages des sommets qui sont utilisés depuis l'Antiquité. En empruntant, en 1800, le passage du Grand-Saint-Bernard vers l'Italie, Bonaparte et son armée n'accomplirent pas uniquement une traversée héroïque, ils s'inscrivirent sciemment dans le sillage d'illustres prédécesseurs. Dans le tableau de Jacques-Louis David, conservé au Musée national du château de Malmaison, c'est un Bonaparte surhumain, invulnérable et héroïque qui marche sur les pas d'Hannibal et de Charlemagne qui, avant lui, avaient franchi les Alpes. Garder à l'esprit cette sédimentation historique permet de comprendre certains choix, certaines décisions tant stratégiques que constructives. Dans ce respect de l'adaptation à la géographie et non à un plan d'opération, certaines organisations permanentes comme en Maurienne comptent jusqu'à trois générations d'ouvrages fortifiés superposés participant ainsi à cette sédimentation historique². Dans son article, Nicolas Morestin aborde cette question au travers, notamment, de la relecture faite par Bourcet des écrits de Vauban qui, avant lui, avait emprunté les mêmes chemins mémoriaux connus depuis l'Antiquité.

Reflets de la structure accidentée du terrain, géographie physique et géomorphologie sont tant des contraintes que des atouts en matière de défense avec lesquels il a toujours fallu composer. Plus les formes du terrain sont accusées, plus les impératifs topographiques s'imposent : verrous naturels, forts d'interdiction échelonnés en hauteur doublés de forts de protection et de postes de surveillance, tous ces ouvrages se couvrant mutuellement. Des redoutes et des batteries complètent avec cohérence ce système pour contrôler les nombreux passages qui échappent aux vues des forts. La construction de fortifications en montagne traduit ces éléments invariants en fonction de conceptions et de moyens techniques variés qui privilégient souvent des savoir-faire et des matériaux locaux. Ainsi que le souligne Vincent Arpin, ce sont généralement, de manière complémentaire, des matériaux prélevés directement sur place (moellons bruts de granit, remblais de carrières ouvertes sur les mamelons dont le relief doit être abaissé, terres meubles extraites sur les flancs des montagnes) qui permettent de baisser les coûts de construction et de fondre les ouvrages dans leur environnement naturel. Ces transferts techniques et culturels, nés de la collaboration entre officiers du génie et corporations

2. Daniel David, « Géographie militaire et fortification : cinq siècles d'histoire en Maurienne », *Revue Historique des Armées*, n° 243, 2006. URL : <http://rha.revues.org/4902> [consulté le 06/06/2015].

ouvrières locales, participent pleinement de la création d'ensembles bâtis dont la sérialité n'est plus qu'apparente mais qui, matériellement, représentent d'ingénieuses hybridations à la croisée de plans types et de traditions vernaculaires. C'est ainsi que Philippe Garraud n'hésite pas à comparer les ouvrages enterrés du front secondaire des Alpes construit à partir de juin 1940 à des villes souterraines quasiment hermétiques et invulnérables fondues dans leur environnement.

À partir du XIX^e siècle, le génie militaire développe en montagne des équipements plus diversifiés tels des casernes ou des hôpitaux, en complément du système défensif. Dès le début des opérations, il est de règle de les combiner avec les manœuvres auxquelles ils sont subordonnés. Les troupes prennent logement dans des villes de garnisons en montagne (Colmars-les-Alpes, Guillaumes, Seyne-les-Alpes, Briançon) tandis que les malades sont soignés gratuitement dans les stations thermales. L'article de Nicolas Meynen illustre ainsi la façon dont l'armée s'inscrit dans la ville et participe à son urbanisation à travers l'exemple des équipements thermaux de Barèges dans les Hautes-Pyrénées.

Pour parvenir à s'approprier les territoires de montagne, il a fallu bien sûr s'acclimater à cet espace tourmenté qu'ils représentent encore au début du XIX^e siècle. La montagne dans sa grande diversité devient progressivement un laboratoire pour les militaires dépassant le pittoresque d'une nature indomptée dont le caractère grandiose des paysages, la variété géomorphologique sans limite avec ses orientations, ses pentes, ses phénomènes climatiques et saisonniers contrastés ont été révélés par Jean-Jacques Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse* et Victor Hugo dans *Voyage dans les Alpes*. La topographie, cet art selon Goulier « dont les moyens sont empruntés à la géométrie et à la peinture, qui permet de définir géométriquement la forme et le relief du sol, et d'exprimer les dimensions et la position des objets qui couvrent le sol ³ » occupe une part importante des travaux et réflexions des militaires. Partant des notes du général Haxo sur le figuré des cartes topographiques, Yannick Guillou montre le remplacement de la méthode des hachures utilisée depuis 1777 par celle des courbes de niveau. Le procédé était néanmoins trop lent et coûteux à réaliser à grande échelle en montagne. De fait, la recherche et l'expérimentation de nouvelles techniques de levés en altitude furent variées et nombreuses au siècle suivant, notamment à l'école d'application du génie de Grenoble. Émilie d'Orgeix illustre ainsi quelques-unes des expérimentations photographiques alpines menées par le commandant Allotte de La Fuÿe (1844-1939) qui en fut le directeur à la fin du XIX^e siècle. Si Viollet-le-Duc utilisa très tôt le téléiconographe

3. Goulier, cité par Daniel David, *Ibid.*

dans son exploration des massifs du Mont-Blanc, dressant une cartographie précise à partir de relevés, qu'il illustra de nombreux dessins, recoupant les vues et visées à partir de trois points de vue différents⁴, l'instrument était trop contraignant à utiliser par des brigades de montagne. Allotte de La Fuÿe, explorant le potentiel de la photographie combinée à des instruments d'optique, alimenta fructueusement les réflexions qui menèrent à la création de la photogrammétrie au début du xx^e siècle.

Territoire d'innovation technique, la montagne ouvre donc la voie à l'inspiration des ingénieurs en poussant la recherche appliquée à des situations inédites d'exercice : optimiser l'emprise des feux en utilisant la morphologie d'un site sans avoir à diminuer une quantité excessive de déblais de roc, ceux-ci coûtant beaucoup plus que les remblais au moyen de prélèvements de terre ; optimiser l'usage des rochers naturels dans une construction. Cependant, il ne faut pas croire que l'économie fasse office de principe fondateur, surtout quand il s'agit de parties utiles de la fortification : par exemple, l'usage du béton en montagne est concomitant avec l'emploi qu'en fait pour la première fois en France l'industriel François Coignet (1814-1888). À travers l'exemple des fortifications de la Tarentaise, Vincent Arpin aborde la question des innovations techniques et des adaptations logistiques. La science moderne est stimulée par la complexité du cas d'étude : utiliser des câbles porteurs à partir des années 1870 pour hisser les matériaux sur le haut des contreforts ; rattraper des différences de niveaux intérieurs par des systèmes très imaginatifs de ressauts ; concevoir un béton résistant au gel ; mettre au point un système de télécommunication (téléphone Aubry) ; développer un type de four à pain démontable. En général, les ouvrages sont comme « moulés » sur le relief. Autrement dit, il n'y a pas de modèles-types de construction en montagne mais des adaptations : dimensions réduites d'une guérite parce que les accidents du terrain qui lui sert d'assiette sont tels qu'un bastion plus étendu exigerait des déblais excessifs et une escarpe tout en maçonnerie ; tracés légèrement biaisés d'une batterie afin de suivre l'inflexion des courbes du terrain et limiter par là même les déblais. Martin Barros, à travers l'étude du flanquement de l'obstacle dans les ouvrages des Alpes entre 1874 et 1914, constate des solutions formelles plus riches que dans les camps retranchés du nord-est de la France, diversité de formes qui demeure cependant alliée à une belle continuité des schémas défensifs puisque le tracé bastionné fait retour – cette fois, en béton – alors qu'il était abandonné. Au mieux, il peut y avoir des créations, c'est notamment le cas pour le projet du fort de Bazerques (Ariège) de 1851 : l'auteur combine les casemates Haxo avec le réduit-type pour batteries de côte et les promenoirs

4. Voir Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, *Le Massif du Mont Blanc, étude sur sa constitution géodésique et géologique sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers*, Paris, J. Baudry, 1876.

couverts dont on trouve un exemple sur le périmètre de la place de Villefranche⁵. À propos du Portalet, Isabelle Warmoes aborde également la question du modèle, celui de la forteresse de la Rocca d'Anfo dont Haxo s'est inspiré pour plusieurs autres ouvrages défensifs en montagne, participant ainsi à la construction d'une culture de la conception de forts de montagne. Philippe Garraud traite, quant à lui, de processus d'hybridation pour quatre ouvrages établis en 1940 dans un fort Séré de Rivières. Certaines constructions font usage de styles historiques totalement improbables en altitude ou d'un « vernis » cubiste ou naturaliste dans la pratique du camouflage qui se développe avec l'apparition des moyens aériens (aéronefs) et se perfectionne dans la première moitié du xx^e siècle. Illustrant l'itinéraire du peintre de la marine Pierre Gatier (1878-1944), Frédéric Saffroy s'interroge sur l'origine et la mise en place des pratiques de camouflage selon une double approche artistique et scientifique. Quant à Maurice Lovisa, il porte un regard technique sur cette méthode de dissimulation au travers des applications qui en ont été faites en Suisse aux xx^e et xxi^e siècles dès la conception des projets et non lors de la construction. En dépit des réglementations en la matière, tous deux estiment qu'il n'y a pas de véritable école du camouflage.

II. La question du futur des fortifications en montagne et de leur patrimonialisation est abordée dans le deuxième volet de cet ouvrage. Ainsi, Florian Hensel détaille, à travers l'exemple du champ de bataille du Linge dans les Vosges, les étapes successives qui ont conduit à la création de ce haut lieu de la Grande Guerre en Alsace, abordant au passage la question du tourisme militaire. Elles permettent, selon lui, de dresser un modèle d'évolution applicable à d'autres lieux de mémoire.

Certains exemples contemporains de mise en valeur de sites militaires illustrent le large potentiel programmatique que la haute montagne offre aux architectes du patrimoine. L'intervention de Bernard Voinchet au fort du Portalet souligne sa conception de la restauration du fort dans un souci constant d'intégration avec le lieu. Laure Jacquin, à travers la valorisation du château de Castelgrande, de la Piazza del Sole et des remparts de Bellinzona en Suisse italienne, examine les choix envisagés par les architectes-restaurateurs en mettant en évidence les éléments qui font la qualité de l'intervention. Si la qualité patrimoniale de l'ensemble détermine sa reconversion plutôt que sa destruction, elle est une contrainte supplémentaire pour le maître d'ouvrage, initiateur, financeur de l'opération qui en définit la fonction nouvelle et pour le maître d'œuvre qui le transforme et l'adapte à elle. Dans le Val d'Aoste, la réhabilitation et la reconversion de l'ensemble

5. SHD Vincennes, 1 VH 2213. Voir l'apostille du chef du génie dans le mémoire sur les projets pour 1852-1853 par le capitaine en chef Mandé.

du site du fort de Bard en musée des Alpes dans les années 2000 représente un exemple exceptionnel. Inversement, certaines opérations peuvent atteindre leurs limites comme c'est le cas de manière tout à fait caractéristique pour le champ de bataille du Linge dans le Haut-Rhin, où l'Armée française et l'Armée allemande se sont opposées durant la Première Guerre mondiale. Certains cas illustrent des opérations exemplaires qui impliquent des contraintes financières lourdes pour les municipalités. La situation est préoccupante bien des fois et le serait sans doute davantage sans l'action d'associations de sauvegarde. Dans un territoire peu fréquenté par les touristes en raison des difficultés d'accès, le temps passant, le patrimoine militaire est négligé, les petits ouvrages tout particulièrement sont oubliés : postes de tirs, fours à chaux, baraquements. Les pertes deviennent irrémédiables : dégradations naturelles liées aux problèmes de conservation à des hauteurs pouvant dépasser 2 500 mètres, détériorations volontaires et vols y compris de « tourelles », particulièrement en vogue depuis les commémorations du centenaire de 1914-1918. Guillem Castellvi souligne, dans son article, les dégradations constantes dont la *Linea P* dans les Pyrénées fait l'objet. Partant du cas de l'agglomération lyonnaise, Bruno Morel aborde une initiative citoyenne novatrice apolitique, celle de l'Union des fortifications de l'agglomération lyonnaise, visant à inventorier et à étudier les éléments fortifiés des deux ceintures urbaines, et à réfléchir à leur mise en valeur. L'objectif est de réveiller les consciences et d'aider sinon de guider les décideurs dont il observe la fébrilité sur le sujet. L'ensemble de ces présentations illustre encore une fois l'ampleur du travail qui reste à accomplir.